

bre, parce qu'il perdait tout son sang, et s'achemina vers le Fort à travers des ronces et des épines, nu comme l'enfant qui vient de naître.

Il arriva au Fort à neuf heures du soir, après avoir fait dix lieues dans ce triste équipage, tout en sang et son pauvre corps tout déchiré. Jugez, Monsieur, quelle fut notre surprise et dans quel embarras je me trouvai, lorsqu'il nous annonça la mort de tous ses camarades. Aussitôt je ne pensai plus qu'à me tenir sur mes gardes, et à faire mettre toute l'artillerie en état, parce que j'appréhendais que ces perfides ne fissent quelque tentative sur le Fort.

Comme nous ne restions plus que neuf hommes, y compris l'aumônier, un chirurgien et un petit garçon, il m'était impossible de pouvoir garder les deux postes. Je rappelai auprès de moi le petit nombre de garnison qui me restait, pour faire bonne garde nuit et jour, sans oser sortir de notre Fort. Ces barbares affamés de marchandises, vinrent au fort Phelipeaux, où ils ne trouvèrent personne. Ils pillèrent et ravagèrent tout ce qu'ils rencontrèrent. Ils y prirent onze cent livres de poudre, que je n'eus pas le temps de faire transporter au Fort Bourbon; c'était tout ce qui nous restait. Ainsi nous passâmes tout l'hiver dans le Fort, sans oser sortir, sans vivres et sans poudre, et où nous pensâmes mourir de faim et de misère, toujours dans l'appréhension de revoir ces malheureux meurtriers à notre porte, mais ils n'ont pas paru depuis.

En 1713, Messieurs de la Compagnie envoyèrent un navire qui nous apporta toutes sortes de rafraichissements et des marchandises pour la traite dont les Sauvages avait grand besoin. Car il y avait quatre ans qu'ils étaient en souffrance, parce que je n'avais plus de marchandises à leur traiter; ce qui était cause qu'il en était mort beaucoup par la faim, ayant perdu l'usage des flèches depuis que les Européens leur portent des armes à feu. Ils n'ont d'autre ressource pour la vie, que le gibier qu'ils tuent au fusil ou à la flèche. Ils ne savent aucunement ce que c'est que de cultiver la terre pour faire venir des légumes. Ils sont toujours errants, et ne restent jamais huit jours dans un même endroit.

Lorsqu'ils sont tout à fait pressés par la faim, le père et la mère tuent leurs enfants pour les manger; ensuite le plus fort des deux mangent l'autre; ce qui arrive fort souvent. J'en ai vu un qui, après avoir dévoré sa femme et six enfants qu'il avait, disait n'avoir été attendri qu'au dernier qu'il avait mangé, parce qu'il l'aimait plus que les autres, et qu'en ouvrant la tête pour en manger la cervelle, il s'était senti touché du naturel qu'un père doit avoir pour ses enfants, et qu'il n'avait pas eu la force de lui casser les os pour en sucer la moëlle. Quoique ces gens-là essuient beaucoup de misère, ils vivent cependant fort vieux, et lorsqu'ils viennent dans un âge tout à fait décrépité et hors d'état de travailler, ils font faire un banquet, s'ils on le